

**Pas « assez bien » en Norvège ?
Une somalienne dans l'« entre-deux »**

Kirsten Lauritsen[1]

Voici l'histoire d'Ayaan, une Somalienne. L'histoire de son expérience en Norvège en tant que réfugiée et son dilemme : où se sentir chez soi ? Les études menées sur la vie des réfugiés en Europe décrivent de nombreux dilemmes tels que l'ambivalence des sentiments par rapport au pays d'accueil, les sentiments d'isolation, par exemple, par rapport au pays d'origine, etc. Ayaan illustre bien ses choses : elle se situe elle-même comme étant dans l'« entre-deux », et pense même incarner cet « entre-deux », ni comme ci ni comme ça, aucune de ces polarités précises, mais plutôt toutes à la fois, « entre-deux » et « au milieu ». Ayaan pense qu'il est important de communiquer son histoire, dans l'espoir d'inspirer d'autres personnes dans sa situation. L'histoire d'Ayaan a été enregistrée de diverses façons sur une période de plus de quinze ans par l'auteure qui fut tour à tour conseillère pour réfugiés, collègue, voisine et amie d'Ayaan.

1. Un cadre théorique pour une histoire unique

Pour interpréter l'histoire d'Ayaan, il est utile de se référer à des concepts anthropologiques à propos de l'appartenance et de l'identité. Par exemple, l'attention portée par van Gennep aux « rites de passage » (1909) pourrait s'avérer importante. Dans ce cas, les notions de *séparation*, de *liminalité*, puis *d'intégration* sont utilisées pour diviser en trois phases les transitions de la vie. L'approche pourrait être éclairante si elle est utilisée dans le cas des personnes réfugiées ou en exil. Une différence notable existe toutefois entre la situation des individus étudiés par van Gennep, dans leur lieu d'origine, et celle des réfugiés. Dans le cas des demandeurs d'asile, il n'y a guère de rites de passage ou de contextes propices à leur expression qui accompagnent les personnes dans leur transit, d'un stade à l'autre. Il n'y a ainsi pas de rites traditionnels lorsque l'on change de société ou de pays, ni de points de repère clairs qui indiqueraient l'orientation à suivre pour fuir son pays d'origine. Cependant, la richesse du matériel empirique de van Gennep et son approche par phases nous donne une toile de fond appréciable pour l'étude des « transitions » d'une réfugiée, d'un état à l'autre.

Victor Turner (1964) s'est plus particulièrement intéressé à la phase de transition ou la liminalité. Dans son article « Betwixt and Between », il montre le rôle joué par les symboles dans les processus sociaux, et comment ils contribuent à créer des transformations sociales. L'auteur énumère les qualificatifs qui s'adressent aux personnes en phase de transition, des individus décrits comme « impurs », « pas à leur place », « dominés par des paradoxes », « ni comme ci ni comme ça », « entre-deux et au milieu ». Les personnes dans cette phase sont souvent affectées par des systèmes de droits et de devoirs complexes, déterminés par la situation de chacun. Ces observations présentent de nombreux parallèles avec les expériences dont parlent beaucoup de réfugiés. Les paradoxes, le fait de ne pas se sentir à sa place, de se retrouver catégorisé sous un seul label (« réfugié »), quels que soient son parcours et son origine, et le fait de se sentir « entre-deux et au milieu », « à la fois comme ci et comme ça » sont aisément reconnaissables dans les histoires qu'ils racontent. Aussi, beaucoup d'entre eux trouvent que la phase liminale, qui, selon les objectifs déclarés des autorités norvégiennes, devrait mener à une phase d'intégration, d'inclusion et d'égalité de droits, dure longtemps. Pour certains, elle ne prend jamais fin ; pour d'autres, comme Ayaan, il y a bien intégration, mais elle est réduite à certaines dimensions de la vie quotidienne. Mais les « preuves » qu'elle serait à sa place manquent à l'appel, et pour Ayaan, ces éléments sont si importants qu'il lui est inacceptable de continuer à vivre de la sorte.

Bien entendu, on dira que Turner et van Gennep furent des spécialistes des sociétés « moins développées ». Et en accord avec le reste des universitaires de leur temps, ils contribuèrent à maintenir une division entre « nous » et « les autres sociétés ». En raison de cette focalisation largement tronquée, nous avons des difficultés à voir l'importance des rites et des rituels dans toutes les sociétés. Si pourtant l'on adopte un point de vue ouvert, c'est-à-dire sans frontières imperméables entre « nous » et « eux », l'on peut se rendre compte que derrière ces vieux textes se trouvent en fait une pensée systématique, des observations et des concepts qui pourraient nous aider à mieux comprendre la situation actuelle. C'est également le cas pour le concept de *diaspora*, du moins dans certaines de ses acceptions.

Le concept trouve son origine dans la Bible. Il est utilisé dans l'Ancien Testament à propos des Juifs installés hors de Palestine. Le terme vient du grec et signifie « dispersion ». Dans la traduction grecque de l'Ancien Testament, ainsi que dans des sources postérieures, le terme fut utilisé pour décrire comment les Juifs furent dispersés parmi les peuples de la terre. Leur dispersion était un châtement pour les péchés d'Israël, mais fut

également considérée comme preuve de leur importance, de leur statut universel. Dans le Nouveau Testament, le terme couvre aussi une acception plus large, décrivant les Chrétiens comme des « étrangers » dans ce monde. Historiquement, le concept de diaspora fut associé à des séparations traumatisantes et à des pertes collectives. Selon certains chercheurs, cette conception fut elle-même suivie d'une nouvelle tendance qui considérait les individus traversant des frontières comme paradigmatiques ou « moralement supérieurs » ; ils s'interrogèrent alors sur le danger de résurgence de vieux mythes (Kokot *et al.*, 2004). En 1994, Clifford décrit les diasporas comme des cultures intermédiaires. En tant que forme transitoire, on pourrait imaginer qu'elles auraient une durée limitée. Cohen (1997), lui, divise les diasporas en différents types : diasporas de victimes, diasporas commerciales, diasporas de travail et diasporas coloniales. Aujourd'hui, ce concept est lié à un vaste champ de significations, et inclut des questions comme celles des processus de déterritorialisation, de transnationalité et d'hybridité culturelle. Ce concept est souvent considéré comme un contrepoint à des formes d'identification sédentaires, plus solidement ancrées, et contribue ainsi à la compréhension du fait que l'appartenance géographique a perdu de son importance en tant que point de référence pour l'identité collective. Actuellement, le champ des études sur les migrations est dominé par les termes de « mobilité », de « relations internationales » et de « dissolution des frontières locales. » Olwig et Hastrup (1997) offrent quelques réflexions pour tenter de savoir si cette terminologie reflète le discours actuel des sciences sociales occidentales, ou si elle correspond bien une expérience vécue, réelle, des diasporas. Les chercheurs montrent qu'il faudrait plus d'études ethnographiques précises pour déterminer comment on construit les identités diasporiques au fur et à mesure que le temps passe. Les quinze années de la vie d'Ayaan en Norvège peuvent contribuer à cet objectif. Depuis les années 1990, le concept de *transnationalisme* a pris une part importante dans les études sur les migrations, et il semble avoir remplacé, dans certains contextes, celui de diaspora, si ce n'est en signification, du moins en popularité. On le décrit comme l'ensemble des processus de construction et de maintien des liens sociaux au-delà des frontières, reliant les migrants à leurs pays d'origine, aussi bien qu'à leur communauté d'accueil et à d'autres communautés diasporiques (Schiller *et al.* 1992, 1994, 1999). Les acteurs formant de telles communautés n'appartiennent ni à la catégorie définie par Hannerz des « cosmopolitains » qui vivent dans deux mondes en même temps (Hannerz, 2000), ni à celle des habitants d'un « troisième espace » entre deux cultures (Bhabha, 1994). Selon Schiller et ses amis, les phénomènes de culture, d'identité et de localité ne sont considérés ni comme liés à un endroit, ni comme fluctuants. A la place, c'est la communication de tous les jours, l'échange et la réciprocité, la cohésion sociale, et les représentations et symboles collectifs partagés qui semblent avoir pris de l'importance pour la survie des communautés transnationales (Kokot *et al.*, 2004, p. 4). Ce sont cette communication, cet échange, ces représentations collectives et ces réseaux transnationaux que l'on saisit à travers l'expérience d'Ayaan, dans sa façon personnelle de gérer les relations et les représentations locales et transnationales. Dans ses choix, la majorité norvégienne semble avoir joué un rôle important.

2. Ayaan ou le voyage dans l'entre-deux : les origines, la guerre, le mariage en exil

Ayaan parle de Somalie, du voyage en avion, de son mariage avec Ali. Elle parle de sa vie en Norvège, de l'école, du travail, des études, de la vie de famille, et pour finir du divorce. Elle parle aussi de ses expériences avec ses voisins. Elle parle de ses proches, de la famille et des clans, dans le pays d'origine, en temps de fuite et en temps d'exil. Ayaan aborde le problème de l'identité et de l'appartenance, l'effet que celles-ci peuvent avoir sur un futur qu'elle envisage « ici » ou « là-bas ».

L'histoire commence en Somalie. Ayaan a grandi dans la capitale, Mogadishu, mais lorsqu'elle était petite, sa famille a vécu de longues périodes au Kenya, car son père avait une entreprise là-bas. Les Somaliens se divisent en sept clans principaux, ayant chacun une histoire remontant à un ancêtre (mâle) particulier (Lewis, 1969). Ces sept clans peuvent se diviser en de nombreux sous-groupes entretenant des relations qu'il est important de connaître, pour la plupart des Somaliens, jusque loin dans le passé. Cette appartenance donne des droits et des devoirs précis d'entraide et de soutien dans différentes phases et situations de la vie. Tout particulièrement en situation de crise, ce système social offre d'une part une certaine sécurité, mais de l'autre il est presque impossible d'y échapper au cas où l'on voudrait éviter de se trouver impliqué. Traditionnellement, la connaissance de la lignée est transmise oralement et inculquée à travers des jeux dès l'enfance. Beaucoup, comme Ayaan par exemple, peuvent remonter plusieurs siècles en arrière dans la lignée de leur famille. Cependant, ce que peut signifier d'appartenir à un clan varie. La connaissance et la conscience de ses relations sont, selon Ayaan, plus fortes à la campagne qu'en ville, et ceux qui ont fait des études leur accordent souvent moins d'importance. Cette appartenance à un clan a également eu une importance variable suivant les périodes et les phases de la vie, en temps de paix, de guerre, de fuite ou bien d'exil.

Selon Ayaan, l'appartenance à un clan avait moins de sens avant la guerre. Il y avait alors beaucoup de cas de mariages mixtes et, en temps de paix, cela ne posait pas de problèmes particuliers. Ses propres parents appartenaient à différents sous-clans du même clan principal. Dans la famille d'Ayaan, on soutenait que savoir qui l'on est et bien connaître une personne sont plus importants que le clan dont on est membre. Ce fut particulièrement important pour la mère d'Ayaan, qui vivait avec les proches du père d'Ayaan. Après la mort du père d'Ayaan quelques années avant la guerre, certains des parents les plus éloignés tentèrent de créer des

querelles entre les chefs de famille de son père et de sa mère, mais sa grand-mère fit front à toutes ces attaques. Ayaan souligne que les familles comme la sienne ont de nombreux secrets.

Ayaan a fui Mogadishu en 1987. Elle se réfugie chez des parents assez éloignés. Le chef de famille était un homme du même clan qu'elle, et avait pour obligation de lui venir en aide. Il a aidé tous ceux qui sont arrivés là et appartenaient à son clan. C'était un devoir, précise-t-elle, et il aurait été couvert de honte si l'on avait su que des membres de son clan avaient reçu de l'aide d'autres personnes qui n'étaient pas membres de ce clan, ou bien étaient des parents plus éloignés. Ce sont ceux qui sont les plus proches qui doivent fournir de l'aide. Ayaan a rencontré Ali chez ce parent commun, et ils se sont mariés. Ils appartiennent au même clan principal, mais à des sous-clans différents.

Ayaan sourit lorsque l'on lui pose des questions sur son mariage. Elle répond par une métaphore, dans son pays, on compare la femme à de la viande qui risque de se gâter : *« Eh bien, oui, il se peut que je ne me serais pas mariée à cette époque si on était en temps de paix. [...] Il y a une expression somalienne que les parents utilisent souvent : on dit que la femme est comme de la viande rouge. [...] Et [...] on peut l'utiliser de façon positive ou négative. Mais on dit que la viande est rouge – du moins avec notre climat, où il fait chaud – ne peut pas se garder trop longtemps. Il faut soit la sécher, soit la saler, soit la cuire. »* Ayaan trouve cette expression appropriée pour décrire ce qu'elle a ressenti en acceptant le mariage alors qu'elle était réfugiée : *« [...] C'est un peu comme quand on est tout seul, en fuite, et qu'on ne sait pas qui on va rencontrer ; et j'étais jeune ... Je n'avais pas l'expérience que j'ai maintenant. [...] Je trouvais très dur d'être réfugiée ... On ne sait jamais à qui on peut faire confiance, alors si quelqu'un vient vers vous avec de bonnes intentions, comme vous épouser ... C'est bien mieux que quelqu'un qui voudrait vous violer, vous savez. Voilà pourquoi. »*

3. La vie en Norvège : identités, appartenances et relations

Peu après son arrivée en Norvège, Ayaan a donné naissance à un fils. Elle et sa famille ont habité dans un centre d'accueil un peu plus d'un an. En 1989, lorsqu'elle a déménagé dans une petite ville de Norvège avec son mari et son fils d'un an, elle avait à peine 20 ans. Elle a si bien appris le norvégien qu'elle a très vite été engagée par les autorités locales pour différents travaux d'interprétariat et d'information. Elle parlait aussi anglais. Elle avait fini ses études secondaires dans son pays d'origine et avait prévu de poursuivre des études supérieures lorsque les hostilités dans son pays l'ont amenée à fuir. Son mari, Ali, apparaissait comme moins sociable, et lorsqu'il s'est présenté au cours de langue norvégienne, on s'est aperçu qu'il était analphabète.

Installée dans un petit appartement à quelques kilomètres du centre-ville, Ayaan allait à l'école, effectuait des missions d'interprétariat, alors que Ali déposait et allait chercher leur fils Amir au jardin d'enfants, lui préparait à manger et s'occupait de lui jusqu'à ce que Ayaan rentre à la maison. Cependant, Ali commença à se sentir frustré en comparant sa vie à celle d'autres familles qu'il connaissait. Selon lui, dans la plupart des familles, c'était l'homme qui était le plus actif et sortait le plus. Il se sentait également frustré par ses difficultés à apprendre la langue du pays. Ayaan raconte : *« Vous savez, il était impossible qu'il aille à l'école primaire, et de toute façon, combien de temps aurait-il fallu avant qu'il ne trouve un emploi ? [...] Ici, si tu veux être femme de ménage, il faut d'abord faire une école de ménage. Dans beaucoup de pays africains, on peut se débrouiller sans éducation, être un homme d'affaires prospère ou propriétaire de vaches. Ici ce n'est pas possible. Avec un réseau plus proche, il y aurait eu de la famille et des amis pour nous aider. »*

Les différences entre Ayaan et Ali s'exacerbèrent, et au bout d'une période de disputes, il s'en alla. Ayaan a de la famille en Suède, au Canada, en Angleterre et dans d'autres pays européens. Pendant plus d'un an, Ayaan ne sait pas où il est. Elle n'en parle pas, surtout lorsqu'elle est en contact avec sa famille de Suède. S'ils l'avaient su, il aurait été de leur devoir se s'impliquer dans cette affaire, et Ayaan ne le voulait pas. Elle espère que deux ans vont passer sans qu'Ali ne remplisse ses devoirs d'assistance envers elle et leur enfant ; elle pourra alors s'adresser au shah de Norvège et demander le divorce. Comme elle est musulmane pratiquante, c'est une étape importante si elle désire un jour se remarier. Son vœu s'accomplit.

Les réseaux transnationaux familiaux et claniques sont souvent des vecteurs d'information très efficaces. La seule façon d'empêcher que les membres de sa famille ne se mêlent de sa vie, c'est de ne pas les informer, ce qui n'est pas facile : la nouvelle du divorce s'est finalement diffusée. La famille suédoise d'Ayaan a dit qu'elle passait trop de temps loin de son enfant. Ayaan s'est sentie mal à l'aise à cause de ces rumeurs, et affirme qu'un couple qui divorce en Somalie n'aurait pas retenu l'attention ainsi : *« Mais ici, ... c'est une petite communauté, alors si quelqu'un a un problème, les nouvelles vont vite, même au-delà des frontières, et cela peut être très difficile. »*

Ayaan pense que lorsque l'on a un enfant, il est important d'« être une famille ». Elle a longtemps essayé de tolérer les disputes avec Ali, mais a finalement trouvé que c'était devenu insupportable. Ali devait le penser aussi, il s'en est allé dans un pays où il avait déjà vécu auparavant, dont il parlait la langue et connaissait les codes, et où il est plus facile de se débrouiller sans avoir fait d'études. Ayaan a, quant à elle, poursuivi ses études.

Comme c'est le cas de beaucoup de réfugiés, Ayaan a été en lien avec une famille norvégienne pendant de nombreuses années. En effet, en tant que réfugiée nouvellement installée, on lui a désigné une « famille de

contact » dans sa commune de résidence : il s'agit d'une mesure d'intégration. Cela a constitué un soutien important pour Ayaan et son fils, même lorsqu'elle a changé d'adresse. En tant qu'interprète, elle a aussi été en contact avec des Norvégiens plus que beaucoup d'autres immigrants. Cela lui a apporté de nombreuses expériences qui lui ont permis de réfléchir sur les différences et les points communs. Elle est toutefois encore hésitante quant au comportement à adopter dans bien des situations quotidiennes.

Ayaan raconte qu'en Somalie, il est normal d'aller demander du beurre ou des œufs à son voisin si l'on n'en a plus. Ici, elle n'a jamais fait cela « *car [elle] ne savait pas si cela se faisait* ». Elle est prudente, et les Norvégiens sont prudents. Peu de gens franchissent la barrière et prennent l'initiative d'établir le contact. Son hésitation à propos de la manière dont les règles fonctionnent en Norvège fait partie de ce qui l'empêche d'emprunter quelque chose à ses voisins. Elle a eu un jour un problème avec sa serrure, et a demandé à un voisin si elle pouvait utiliser son téléphone pour appeler quelqu'un qui viendrait ouvrir la porte pour elle. Le voisin a proposé d'essayer d'ouvrir lui-même avant d'appeler quelqu'un, et a réussi à le faire. Suite à ce premier contact, Ayaan et ses voisins se sont présentés, et ont commencé à se dire bonjour ; un jour est arrivé quelque chose qui a fait très plaisir à Ayaan : « *Il n'y a pas très longtemps, la voisine a sonné chez moi et m'a demandé des allumettes, et ça m'a rendue tellement contente. Parce que je pensais que c'était bien qu'elle ose me demander quelque chose comme ça. Oui, j'étais vraiment heureuse, j'ai pensé que s'ils avaient eu besoin de quelque chose et que nous ne nous étions jamais parlé, ils ne seraient peut-être jamais venus. Maintenant ils peuvent aussi me demander un service. Ce n'est pas toujours moi qui demande. J'aime bien ça.* »

Ayaan raconte cet épisode les larmes aux yeux. Il faut si peu pour briser la glace, et c'est si important pour ceux qui sont dans une situation instable. De plus, Ayaan s'est trouvée en position de « donneuse », et cela rend cet incident en apparence insignifiant assez important à ses yeux. Comme Mauss le montre dans son *Essai sur le don*, le donneur peut utiliser le fait de donner un cadeau comme un moyen d'asseoir son pouvoir sur ceux qui reçoivent. Les deux parties ne se sentent à égalité dans une relation que si elles peuvent tour à tour donner et recevoir. Les relations entre adultes reposent dans une certaine mesure sur une sorte d'équilibre en la matière. Ayaan veut être considérée comme l'égale de ses voisins norvégiens, et, pour y arriver, elle s'efforce d'atteindre un équilibre entre donner et recevoir. Pourtant, il semble si difficile à la majorité norvégienne de comprendre ce besoin profond et humain d'égalité, et d'y contribuer.

Ayaan affirme vouloir les mêmes opportunités que les Norvégiens aussi longtemps qu'elle restera dans ce pays et, de son côté, elle souhaite s'adapter : « *Ce que j'aurais voulu, personnellement, c'est de vivre avec des Norvégiens pendant que je suis en Norvège, d'avoir les mêmes opportunités qu'eux, mais sans avoir à adopter tout ce qui est norvégien. [...] S'adapter à ce qui est norvégien, apprendre la langue, avoir des contacts sociaux avec des Norvégiens, mais sans tout oublier de ma propre culture.* »

Ayaan insiste sur le fait d'être les gens comme elle sont « utiles », et non « des pauvres réfugiés ». Elle ne veut pas de compassion pour la seule raison qu'elle est une réfugiée. Elle trouve cela désobligeant, comme si on ne la considérait pas comme un individu avec de bons et de mauvais côtés : « *... Je veux être quelqu'un comme eux, quelqu'un avec des défauts et des qualités, qui peut faire des choses utiles. [...] On peut faire des choses même si on est réfugié, on n'a pas besoin d'être isolé avec les autres Somaliens dans un quartier de la ville.* »

Pour Ayaan, les Somaliens, comme les autres, ont plusieurs formes d'appartenance. « L'appartenance » est un aspect central de l'existence humaine, et nous sommes liés à différents réseaux et contextes. Nous sommes pères, mères, nous appartenons à une confession religieuse, nous sommes fermiers ou gardiens d'immeubles, universitaires ou artisans, nous sommes allés à des écoles données, nous appartenons à une famille, nous chantons dans une chorale, sommes membres d'un club sportif ou d'une organisation similaire. Nous habitons dans un quartier et avons des amis que nous nous sommes faits à des stades variés de notre vie. Toutes ces relations créent des appartenances. Pour ceux qui habitent encore là où ils sont nés, ces relations peuvent durer très longtemps et avoir de multiples facettes, avec les avantages et les inconvénients que cela présente. Ceux qui ont déménagé souvent sont susceptibles de devoir se créer de nouveaux réseaux, et de trouver que ce processus leur prend beaucoup de temps. Nous ne sommes pas tous aussi doués les uns que les autres pour tisser de nouveaux liens. Nous pouvons aussi avoir une appartenance qui ne soit pas très active, mais dans laquelle nous nous reconnaissons tout de même. Par exemple, nous pouvons faire partie d'une famille, même si nous n'avons pas vu beaucoup de ses membres depuis des années. Lorsque nous nous retrouvons à des funérailles ou à un mariage, nous célébrons également notre appartenance commune. Lors de célébrations spéciales, après un diplôme ou au travail, la liste des personnes invitées détermine qui l'on considère comme appartenant au cercle ou pas. Certains sont toujours invités à de tels événements. D'autres trouvent qu'on ne les invite que rarement, voire jamais.

Ayaan raconte à propos d'un autre réfugié : « *L'un de ses problèmes était qu'il se sentait étranger, il se sentait toujours exclu.* » Ayaan dit partager ce sentiment. Elle fait très attention lorsqu'elle donne son opinion, par exemple dans le cadre de son travail, car elle s'inquiète de la façon dont ses commentaires pourraient être reçus. Beaucoup de gens avec un passé de réfugié disent trouver qu'ils n'appartiennent pas aux communautés locales norvégiennes, quel que soit le temps qu'ils aient vécu dans ce pays. Cette absence d'appartenance à la communauté norvégienne est un défi majeur, aussi bien pour les populations majoritaires que pour les

populations minoritaires. Toutefois, certains parlent d'un réseau proche et sympathique qu'ils ont passé beaucoup de temps et d'énergie à construire. Avoir des enfants à la garderie et à l'école, des capacités en norvégien ainsi qu'un lieu de travail semblent être des ingrédients importants pour constituer ces réseaux, selon Ayaan : « *Au moins, je me suis rapproché un peu des Norvégiens, de leur vie de tous les jours. De leur façon de vivre. Il y a des choses que j'ai apprises sur les Norvégiens que j'aime et que j'apprécie pour ma part, quelque chose que je ne retrouve pas chez mes amis somaliens, et alors je me sens un peu seule ...* »

Ayaan a des compétences en norvégien, a eu un enfant à la garderie et à l'école, a fait des études de médecine en Norvège, et travaille dans un hôpital. Elle a des amis norvégiens et apprécie de nombreuses activités chères aux Norvégiens, comme les randonnées en montagne. Elle affirme ressentir une appartenance à la communauté somalienne et à la norvégienne. Mais elle ressent des distances aussi : ainsi, Ayaan n'a pas l'impression d'appartenir entièrement à la communauté norvégienne, car elle a l'impression que l'on lui reflète ce type de message. Le fait qu'elle soit proche de ce qui est norvégien la rend également distante de nombre de ses amis somaliens qui ne partagent pas ses intérêts, ne parlent pas très bien norvégien et n'ont pas beaucoup d'amis norvégiens. Elle ne se sent chez elle ni ici, ni là-bas – elle est entre les deux – et « *un peu seule* ».

4. Un futur « ici » ou « là-bas » ?

Après quinze ans passés en Norvège, en 2004, Ayaan a achevé ses études de médecine. Mais elle souhaite rentrer en Afrique. Elle insiste : ce n'est pas parce qu'elle n'aime pas la vie en Norvège. Elle pense plutôt que c'est parce que « *les gens sont différents* ». Certains de ses amis somaliens qui n'ont pas de travail en Norvège sont tout de même heureux et n'arrivent pas à envisager une vie dans le pays d'origine. « *J'aime cet endroit* », explique Ayaan, « *j'ai été heureuse ici, j'ai rencontré beaucoup de gens sympathiques et je me suis fait des amis. Mais, je pense que je ne pourrais pas m'adapter ici, épouser un Norvégien et vivre une vie à la norvégienne. Je n'ai pas l'impression d'être chez moi.* »

Prudente et polie, Ayaan trouve difficile de mettre en mots ce qui ne va pas. Elle se plaît ici, mais dit que nous sommes différents. Elle ne veut pas critiquer la société dans laquelle elle a passé tant d'années, suivi des études et élevé son enfant. Un incident survenu au travail pourrait bien nous éclairer à propos de « *ce qui ne va pas tout à fait* ».

Un jour, un patient a pris Ayaan pour une aide soignante. Quand elle a expliqué qu'elle était médecin, il s'est exclamé qu'elle était « *arrivée loin dans la vie* ». Ayaan a trouvé ce commentaire très insultant. Elle a ressenti la surprise de cet homme comme la preuve qu'il la considérait comme inférieure. Pour Ayaan, cette histoire a une grande portée symbolique : « *Je pense que l'une des raisons pour lesquelles je veux rentrer est que je me sentirais plus appréciée là-bas. Voilà ce que je pense. En tant que femme de couleur et musulmane, je dois reconnaître que je n'ai pas rencontré que des attitudes condescendantes. Mais, je ressens quand même [...], vous savez, au plus profond de moi, que je suis – je ne vais pas dire inférieure, mais que je ne suis 'pas assez bien' !* »

Ayaan a déjà fait de nombreux choix difficiles au cours de sa vie, elle a fait face à de très nombreuses difficultés. Elle pense que ses origines familiales somaliennes ont justement rendu ces choses possibles, et non les empêchés. Elle a manœuvré entre tradition norvégienne, tradition somalienne et une appréciation de ce qu'elle souhaiterait en conserver dans l'une et dans l'autre. En particulier, Ayaan souligne que sa religion est restée comme un aspect important de sa vie. Est-ce pour cela qu'elle ne se sent pas acceptée réellement ? Ayaan rêve de rentrer dans une Somalie paisible et de travailler comme médecin pour les femmes et les enfants.

Son récit nous parle des conséquences de la couleur de peau, du statut, de l'appartenance à un clan, du sexe, de la structure sociale, des croyances et des préjugés. Ce réseau complexe est la base de ses choix. Le nœud de son désir de retour est un fait qui pourrait être perçu mineur : à cause de sa couleur de peau les Norvégiens attendent moins d'elle. Elle a réussi ses études et est parvenue à devenir médecin « *malgré le fait* » qu'elle soit noire, femme, somalienne, musulmane, ... Ses succès ne sont pas suffisants pour contrecarrer les préjugés liés à ces origines. On ne la considère pas comme « *assez bien* ». Voilà pourquoi elle désire rentrer.

[1] Traduction : Aude Pasquier.

+ les références biblio ...

47 HAIE LE COMTE - APP. 3/1 B-5001 NAMUR BELGIQUE

TEL./FAX : +32/(0)81/74.66.27

IRFAM - Bruxelles

65 RUE DE LA PACIFICATION B-1000 BRUXELLES BELGIQUE

TEL. : +32/(0)2/230.62.65

PORTAB. : +32/(0)477/62.56.72

E-MAIL : amanco@irfam.org

WEB : <http://www.irfam.org>

<http://www.altaymanco.net>